

Réalités et stéréotypes : en mission sur le front roumain, 1917

CATHERINE DURANDIN

MON PROPOS concernant le vécu de quelques militaires de la mission Berthelot en Roumanie en 1917 est résolument impressionniste et laissera ouvertes quelques questions portant sur la restitution d'une expérience de guerre par des acteurs et témoins. Aujourd'hui, de manière analogue, l'on pourrait s'interroger sur les restitutions et les rapports élaborés par les militaires français à leur retour d'opérations extérieures (OPEX) de l'Afghanistan au Mali en passant par les Balkans. Quelle part de réalité objectivement perçue ? Quelle part de récit émanant de la culture, de la formation de l'acteur, de ses images acquises précédant le contact et la découverte du terrain ? Parfois, et paradoxalement, semblerait-il, l'expérience vient confirmer et renforcer l'acquis culturel. Et il serait intéressant de comparer les narrations françaises avec celles de leurs alliés qu'il s'agisse des forces de l'OTAN ou de l'ONU intervenant dans ces mêmes opérations.

Les interrogations sont d'autant plus fortes en 1917, les Français de la Mission Berthelot découvrant une révolution en marche au cœur même de la guerre. Une révolution russe qui gagne rapidement du terrain en deux temps, celui du printemps 1917, phase du gouvernement provisoire, puis celui du tournant radical, phase bolchévique d'octobre. Or ces Français de la Troisième République sont imprégnés de la mémoire de la révolution française, mémoire instituée dans le registre de la commémoration de 1789 par la Troisième République. Alors entendre chanter la Marseillaise en Roumanie par des soldats russes en passe de révolution engendre une émotion étrange, difficile à décrypter. Ces mêmes Français n'ont pas vécu les mouvements révolutionnaires russes de 1905.

Je m'attacherai également à tenter de cerner, à partir du terrain, la conception, l'interprétation de la relation franco-russe et quelques traits de la relation roumano-russe repérés par les observateurs français.

Pour en revenir au vécu au fil des jours, j'ai essentiellement utilisé le témoignage innocent, ou du moins tout à fait libre, du sous-lieutenant Henry David de Sauzée, intitulé *Souvenirs Personnels 1914-1918*. Le texte n'a pas été publié, il m'a été confié par l'un de ses descendants, il est précédé par un avant propos très simple : « Pour ma femme et mes enfants, mes fils en particulier, j'ai mis en ordre ces quelques souvenirs, des faits, des chiffres, des impressions, ce que peut aussi bien raconter n'importe quel combat-

tant de 1914-1918, qui ayant fait très simplement son devoir, aura eu la chance de se tirer sans dégât pour lui d'une bien grande et meurtrière bagarre ».¹

Pour cadrer le sujet, je rappellerai l'importance accordée par les diplomates et par les stratèges français à la bonne relation avec la Russie, au resserrement des contacts russo-roumains depuis 1912, en particulier, et de souligner le rôle décisif de l'État-major français dans le processus des négociations entre Saint-Petersbourg et Bucarest pour la décision ultime de l'engagement roumain en août 1916 à la suite de débats politiques non négligeables. L'opinion publique roumaine, c'est-à-dire celle des citoyens informés et de la classe politique très minoritaire, est loin d'être unanimement favorable à l'entrée en guerre aux côtés de l'Entente qui suppose d'accorder toute confiance à l'allié russe. Or, les désillusions engendrées par le traité de Berlin ne se sont pas effacées des mémoires, le thème de la trahison russe demeure présent : en 1914, et en 1916 toujours, la Bessarabie relève encore de l'administration impériale russe. Il y eut à la fois des conservateurs germanophiles et des populistes anti-tsaristes pour prendre parti contre l'alliance avec la Russie.

Cette intervention roumaine aux côtés des Russes dans le cadre de l'Entente fut décidée en dépit de la connaissance de la fragilité sociale de la Roumanie, en dépit de la connaissance de la faiblesse, de l'impréparation de l'armée roumaine. Celle-ci est affaiblie du fait du manque de munitions, et facteur plus grave encore, disloquée par les fractures sociales que l'institution militaire, bien loin de gommer, reproduit. Les socialistes roumains, Rakovski, Trotski comme journaliste de guerre dans les Balkans en 1912-1913², les socialistes français, informés et en contact avec les camarades roumains, connaissaient ces fractures au sein de la société et de l'armée, de bien longue date. Dès la guerre de 1877-1878, plus clairement encore en 1912-1913, les observateurs français avaient exprimé leur malaise face un comportement de classe des officiers roumains dans leur relation avec les soldats du rang. Mais, les objectifs politiques, établir un champ d'influence dans les Balkans et en Roumanie, les objectifs économiques, l'accès à l'exploitation du pétrole de ce pays, les ambitions culturelles, sans omettre le projet de groupes catholiques français proches du Vatican d'étendre leur champ de mission et de rayonnement et celui de l'uniatisme à partir du pôle transylvain, l'ont emporté. Et puis surtout, le front de l'Ouest s'enlisant, il était urgent de le soulager rapidement. Mais sur le front roumain et roumano-russe, les défis sont tels, des incertitudes sociales aux faiblesses militaires, que le commandement français estime devoir positiver à tout prix et, à tout prix encore, empêcher la défaite et contrecarrer l'extension de la révolution. Il sera vivement recommandé aux officiers de la mission Berthelot, la discrétion : éviter tout commentaire portant sur le chaos qui gagne les troupes russes et roumaines.

Force est de constater : premièrement, que l'objectif, reconstituer l'armée roumaine et tenir ce front Est en dépit des défaillances et bientôt, de la défection des Russes, déplace le témoignage hors du réel et l'inscrit à la limite de la désinformation, en second lieu, que le militaire de terrain perd tout repère, sauf à se réassurer à coup de clichés qui le rassurent et dans lesquels il installe ce qu'il croit être de l'information. En plein conflit, en pleine action, le doute n'est pas permis. Les directives du Général Berthelot furent très claires.

Henry David de Sauzée est un jeune sous-lieutenant de 29 ans, opérant dans le secteur de la Somme, dans l'infanterie, d'origine française et catholique. Il est désigné par son

colonel qui le juge « éprouvé » en réponse à une demande du Grand Quartier Général : « Chaque armée procèdera à la désignation d'officiers d'infanterie susceptibles de remplir les fonctions d'adjoint aux chefs de corps de l'Armée roumaine ». Le voyage de France à Iași, où s'est réfugié le gouvernement roumain après les défaites sur les fronts Sud et Ouest, de la Valachie aux Carpates, est une véritable épopée. Les réactions du jeune sous-lieutenant aguerrri après deux ans d'infanterie sur le front de la Somme, sont, à chaque étape, révélatrices de la conception de son identité et de son statut. Sauzèa laisse avec tristesse son régiment d'infanterie, rejoint Paris, puis le parcours est précisé : l'Angleterre, la Norvège, la Suède, la Finlande, la Russie. Voyage discret, les jeunes officiers de son groupe sont vêtus en civils, munis de passeports diplomatiques. À Londres, un choc : dans le hall de l'hôtel où ils se trouvent résider, un bal, des couples magnifiques, des uniformes d'un chic parfait, un buffet splendide, Sauzèa se sent comme « petit français ». À Stockholm, impression analogue d'être « purées », tout le monde semble élégant, il n'y aurait pas de pauvres... Ce malaise se dissipe rapidement.

La vraie aventure commence, en effet, avec l'arrivée en Russie et la découverte de Saint-Pétersbourg. Comme si revenait un petit air des *Lettres de Russie* de Custine : « À peine passée la première porte de la gare de Tornéa, une odeur... essentiellement russe et indéfinissable, vous surprend par sa soudaineté ; et c'est un mélange de graisse de suif, d'huile, de thé, de tournesol, d'anis, de tabac, de crasse ! Car tout est crasseux, pouilleux, désordre, indolence. Il ne faut pas longtemps pour ressentir tout ça... et quel contraste avec les régions que nous venons de traverser ! Un autre monde en somme, une autre civilisation lointaine, aux portes d'une Asie méchante, sournoise, incompréhensible ». ³ Avec l'arrivée à Saint-Pétersbourg, reprend ce refrain d'une identité française fière et patriote et étrangement honteuse à la fois comme si les visions des Français véhiculées par les Russes avaient pénétré l'auto-image que de Sauzèa et ses amis entretiennent. À lire les souvenirs d'Alexandre Herzen et son mépris pour les Français de l'après février 1848, à feuilleter les mémoires de voyage de Dostoïevski à Paris, l'on apprécie le mépris du révolutionnaire pour les bourgeois français, et ce même mépris du slavophile à l'adresse des Parisiens. ⁴

Le choc vécu par Sauzèa, est tout d'abord d'ordre social et culturel. Sur le plan politique, il est dans la ligne du discours diplomatique officiel, avec une certaine considération pour la famille royale, pour la Reine Marie en particulier. Viennent les considérations militaires assez convenues entre la pauvreté des troupes roumaines et le constat des reculs russes. Par contre avec le suivi d'une émergence de révolution chez les Russes, Sauzèa ne s'interdit pas une plus grande spontanéité du témoignage : notre sous-lieutenant se trouve dans le domaine de l'inconnu et avoue être décontenancé.

La misère, en première étape, c'est la rencontre à Iași, avec les soldats roumains, les aspects de désordre c'est le laissez aller assez hautain chez les diplomates et représentants militaires français, le chaos c'est la violence de la rue et le sous-développement des transports : l'entrée en matière et en action du sous-lieutenant vaut d'être citée : « Premier contact avec les soldats roumains. Pas fringants ! En loques ces pauvres diables. Pas un Français n'est là pour nous recevoir, ce qui ne nous surprend pas du tout... Pas d'avantage de renseignements... Au petit bonheur, nous découvrons la Légations puis le Bureau Militaire où nous reçoit W., déjà capitaine et une huile ! ». Sauzèa commente : « Comme

par hasard, un Juif pour représenter la France à un poste relativement important. Nous avons chargé nos malles sur de petits traîneaux, des luges plutôt, tirés par de petits chevaux misérables. Non moins misérables les habitants que nous rencontrons. Des bagarres devant les boutiques ; la faim sans doute ? L'hôtel Binder, juif naturellement, va loger quelques camarades ». ⁵ L'antisémitisme du sous-lieutenant est un produit banal de cette époque française marquée par l'affaire Dreyfus, par la mobilisation pour et contre le capitaine. Sauzéa est-il quelque peu informé de la situation des Juifs de Roumanie ? Elle s'est dégradée à partir des dernières années du XIX^e siècle, les Juifs étant accusés de ruiner les paysans en tant que grands fermiers et d'être largement responsables des révoltes de 1907. Quelques aristocrates roumains dont le maire de Bucarest et l'avocat des Juifs Bernard Lazare en sont même venus aux mots, accusation et défense, lors d'une visite de Bernard Lazare à Bucarest. ⁶ Sauzéa a pu s'entretenir avec Camille Blondel, représentant de la France en Roumanie, très profondément roumanophile, réfugié lui aussi à Iași, et partager une conversation très « déprimante » sur ces 60.000 Juifs de Iași comme autant de sangsues de la Roumanie. ⁷ La misère, c'est celle de soldats roumains mal chaussés, pataugeant dans la boue des fontes de neige de mars 1917, vus par Sauzéa dans les environs de Bacău, c'est encore la brutalité des mœurs partagée par les Roumains et les Russes qui sembleraient indifférents au sang et à la mort. Deux scènes brutales plutôt inhabituelles sous la plume de l'auteur : le 12 février, lors du départ de Iași, « le train démarre ! Des soldats russes et roumains sont accrochés sur les marches-pieds et, patatras ! Du toit, sur un à-coup, d'autres dégringolent ; d'où courte bagarre et passage sous les roues de quelques membres trop longs sans doute, mais qui seront certainement raccourcis... Car plusieurs wagons se chargent de sectionner bien proprement ? Jambes ou bras... Quelques hurlements ! Et le train passe. Nitchevo ! ». ⁸ Les Russes sont ici aux côtés des Roumains, ils apparaissent seuls dans un décor de détresse à la suite de beuveries. Les soldats ont tiré avec leurs fusils dans des tonneaux de vin et bu jusqu'à la mort à travers les orifices percés. Alors on circule entre les vomissures et les cadavres aux ventres gonflés, les Russes viennent de quitter Panciu, laissant des cadavres qui flottent dans une mare de vinasse. La représentation des Russes demeure ambivalente. La ferveur de ces soldats, leurs voix, leur capacité poignante à la nostalgie, leurs chants émeuvent le français, cette même émotion à l'écoute des chants russes est partagée par d'autres acteurs français sur le front. Un Robert de Flers publiant ses souvenirs du front en 1919, écrit : « En allant à la relève, en changeant de cantonnements, en traversant les villes, les bataillons entonnèrent avec ferveur ces admirables chants étranges et doux – d'une harmonieuse plénitude – que chaque escouade chante à la tierce de l'escouade qui précède ». ⁹

La vision que Sauzéa se fait de la royauté en Roumanie est conforme à ce qui s'est mis en place avec le triangle souhaité par Paris et par certains membres du gouvernement roumain de 1914 entre Bucarest, Saint-Petersbourg et la France : la stabilité du pouvoir est mise en avant, tout comme est appréciée la reine Marie anglophile et considérée comme très populaire. L'on doute de l'héritier Carol. Le Prince visite le front mi-avril, Sauzéa dresse un portrait mitigé : « Tous les officiers de la Division sont là face à la musique. Une auto fond sur nous en trombe et s'arrête, pile dans un nuage de poussière. Un grand jeune homme blond, moustache courte, tenue d'officier supérieur roumain, casqué, d'allure sportive : c'est le Prince. Mais pourquoi cette canne moche et ce fox

terrier qu'il tient en laisse ? Surprenant ! [...] Le Prince Carol parle un assez bon français, mais il n'est pas gentleman, du moins à mon avis. Pendant le repas, il siffle son chien « Flash », le laisse manger dans son assiette, pour le plus grand amusement de tous, sauf des officiers français qui souhaiteraient un peu plus de dignité ».¹⁰

Aux premiers jours de mars, Sauzéa semble flancher : neige, tourmentes de vent neigeux, à Bacău, il n'est question que de typhus, de fièvre récurrente, de choléra, les Russes reculent, et Sauzéa note : « À Petrograd, ça ne va pas. Les troupes se seraient révoltées. Le Tsar et sa famille seraient menacés de mort à chaque instant ; bien mauvaises conditions pour mener une armée à la victoire ! ».¹¹ Les rumeurs se répandent, « le Tzar et la Tzarine seraient aux mains des Bolchéviki. Sabietski en paraît extrêmement réjoui ! Il lance sa casquette en l'air en signe de réjouissance ! J'en suis décontenancé ; mais comment juger de ce qui se passe dans un cerveau russe ? ».¹² L'officier russe Sabietski, avec qui le Français a le contact, l'intrigue, puis il va l'inquiéter. Cet officier aurait « des idées avancées ». Cafard du Français lorsqu'il voit arriver, le 23 mars, des renforts, misère de ces hommes mal vêtus, mal chaussés, qui pataugent dans la boue.

Au fil du printemps, la Révolution s'amplifie, révolution que Sauzéa analyse en termes de désordre et d'anarchie gagnante, sans chercher à comprendre les causes, non plus que les objectifs de ces soulèvements. Ceux qu'il nomme « les Bolcheviki » lui sont illisibles. Le signe de la rébellion, c'est la désobéissance aux ordres des supérieurs, que condamne le Français : « le peuple s'agite, l'armée se désagrège. La peine de mort est abolie, les décorations supprimées, les officiers dégradés ou envoyés *ad patres* sur la demande du soviet des soldats, etc... C'est du propre ».¹³ Pour tenter d'assurer son équilibre, Sauzéa s'attache à la notion de « conditions acceptables » de la guerre à conduire, signalant que du matériel envoyé de France pour l'armée roumaine est confisqué par des bandes russes avant d'atteindre la frontière. Nombreuses sont les informations qui prennent acte avec inquiétude de la volatilisation des armes. Un officier français, au retour d'Odessa, confirme.¹⁴ La dégradation se poursuit avec, le 6 mai, une image de soldats russes qui flânent à Bacău, en ne saluant plus personne. Nombre d'abandons de postes, des Russes rentrant chez eux, alors que d'autres font leur demande pour aller servir sur le front français.

En dépit d'observations justes, au fil des semaines où s'emballe la révolution¹⁵, il semble que Henry de Sauzéa abandonne toute réflexion en prospective sur l'avenir, celui du front de l'Est, celui de la Russie, celui de la Roumanie. Ses appréciations concernant l'armée russe sont contradictoires : tantôt les soldats sont montrés comme misérables, alcooliques et brutaux, tantôt ils sont perçus au travers des stéréotypes portant en gloire la puissance militaire russe. « Je revois encore en pensée ces régiments de superbes garçons, défilant par 8 de front, en chantant avec des voix si prenantes. De leur pas lent et comme écrasant, ils semblaient avancer en une masse que rien ne pourrait jamais arrêter ».¹⁶

La lecture du journal de Sauzéa est stimulante. Le témoignage du jeune officier français s'inscrit dans la lignée des souvenirs des membres de la Mission Berthelot, largement dépouillés et analysés par Jean-Noël Grandhomme. Henry de Sauzéa a estimé qu'il fallait dire, témoigner. Ses observations s'inscrivent dans un moule global où se croisent les images ambivalentes et contrastées des Russes, une représentation des campagnes

roumaines telles que les avaient dépeintes nombre de diplomates, de voyageurs, d'ingénieurs déjà. Mais l'émergence des conduites de rébellion, le refus des hiérarchies, la révolution le déconcertent profondément. C'est en cette posture d'étonnement plein de réprobation que son approche sonne de manière plus vraie.¹⁷ À la différence de Robert de Flers, qui joue avec l'écriture de manière flamboyante pour parler du souffle de la Révolution, pour s'exalter : « Le vent de la Révolution souffle de Russie. Il cingle sur les sommets, tournoie dans les vallées, mugit à travers les rochers et les bois... »¹⁸, le sous-lieutenant de Sauzée note et interroge.

Il serait intéressant de tracer après 1918 les évolutions des membres de la Mission Berthelot et d'interroger la relation qu'ils ont entretenue avec la Russie. Se sont-ils positionnés entre les Rouges et les Blancs ? Ont-ils choisi d'entretenir l'oubli ? Étrangement, la guerre en des fronts douloureux de recul, d'occupation de la Valachie, ses dégâts collatéraux, dérange moins que ce spectacle inconnu des renversements des rôles et des hiérarchies. Pierre Pascal, jeune normalien, sous-lieutenant de réserve, envoyé en mission à Saint-Petersbourg à la disposition de l'attaché militaire à l'ambassade de France, rapidement gagné à la cause des Bolcheviks, raconte, à la date du 27 décembre 1917 : « Depuis que les officiers ont été abolis et les commandements donnés à l'élection, beaucoup d'ex-officiers demandent à passer à l'armée française. Mais ils ne sont qu'une petite minorité par rapport à l'armée russe. Un sous-lieutenant me donnait ainsi son adresse : tel régiment, détachement d'artillerie de tranchée, et son nom. Il ajouta : " J'en étais le chef, maintenant, je serai simple canonnier ". En somme, il acceptait ». ¹⁹



Notes

1. Henry David de Sauzée, *Souvenirs Personnels*, 1914-1918, p.
2. Voir Catherine Durandin et Cécile Folschweiller, *Alerte en Europe : la guerre dans les Balkans (1912-1913)*, Paris, L'Harmattan, 2014 ; Lev Trotsky, *Les guerres balkaniques, 1912-1913*, Paris, Éditions Sciences Marxistes, 2002.
3. Henry David de Sauzée, *op. cit.*, p.102.
4. Voir Alexandre Herzen, *De l'autre rive*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 ; Dostoïevski, *Notes d'hiver sur impressions d'été*, Arles, Actes Sud, 1995.
5. Henry David de Sauzée, *op. cit.*, p. 110.
6. Voir Carol Iancu, *Les Juifs en Roumanie, (1866-1919.) De l'exclusion à l'émancipation*, Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 1978.
7. Sur la question juive, voir Lev Trotsky, *op. cit.*, p. 345-353.
8. Henry de Sauzée, *op. cit.*, p. 114.
9. Robert de Flers, *Sur les chemins de la guerre (France, Roumanie, Russie)*, Paris, Éditions Lafitte, 1919, p. 202.
10. Henry David de Sauzée, *op. cit.*, p. 131-132.
11. *Ibid.*, p. 121.
12. *Ibid.*, p. 124.
13. *Ibid.*, p. 130.

14. Charles King, *Odessa, Splendeur et tragédies d'une cité des rêves*, Paris, Payot, 2017.
15. Sur le moment d'octobre, voir Jean-Noël Grandhomme, *Berthelot, Du culte de l'offensive à la stratégie globale*, Paris, ECPAD, 2011, p. 573 et suivantes.
16. Henry de Sauzée, *op.cit.*, p. 141. Le général Nicolas de Monkévitz, qui opéra comme chef d'état-major de la IV^e armée en mai 1917 et se démit de sa charge le 1^{er} décembre 1917, partage ce point de vue.
17. Cet étonnement est partagé par nombre d'autres jeunes témoins. Voir les témoignages très riches de Pierre Pascal, *Mon journal de Russie 1916-1918*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975. Les notes de Pierre Pascal sonnent en écho avec les remarques de Sauzée lorsqu'il s'agit de pages de révolution. Pierre Pascal cite plusieurs cas d'officiers russes dont les régiments se désagrègent qui demandent à aller en France.
18. Robert de Flers, *op. cit.*, p. 199.
19. Pierre Pascal, *op. cit.*, p. 248.

Abstract

Realities and stereotypes, mission on the war front in Romania, 1917

This article analyzes the reactions, feelings and testimonies of some French soldiers, counselors for the Romanian Army, during the difficult months of the year 1917. The Romanians needed to be helped, armed and trained, since they were threatened by the offensive of the enemies and by the beginnings of the Russian revolution. The text intends to underline two points: first – the massive pressure of the cultural stereotypes, reflected by these testimonies; second – the deep uncertainty provoked by the revolutionary behaviors, as most of the French do not really know how to evaluate these facts. The main source of our short research is the diary written by the young second-lieutenant Henry David de Sauzée, a diary that has never been published.

Keywords

Romania, Berthelot Mission, David de Sauzée, stereotypes, Revolution, Russians